

Yvonne Chenouf

Professeure des écoles et d'IUFM en retraite, membre de l'Association Française pour la lecture.

Auteure, entre autres, de *Lire Claude Ponti, encore et encore*, paru en 2006 aux éditions Être (épuisé).

* Seront traitées ici les œuvres parues à L'École des Loisirs, de *Mademoiselle Tout-à-l'envers* (1989) à *N'oublie pas de te laver les dents!* (2009), excepté *Papa, maman, ma sœur et moi* (1996).

*« Les animaux sont pour moi des métaphores vivantes (...)
j'ai toujours le sentiment qu'ils se moquent des hommes,
que leurs activités parodient les nôtres.
Ils m'offrent des fables toutes faites. »¹*
Éric Chevillard

Loin de l'animal classique (figure humaine/ami des enfants), Philippe Corentin poursuit, avec son bestiaire, le renouvellement du genre dans la lignée de Jules Renard, Colette, Louis Pergaud, Maurice Genevoix, Marcel Aymé, Benjamin Rabier... Parsemée de spectres légendaires (loup), de visions exotiques (crocodile, hippopotame, espèces polaires...), de mythe fantastique (dragon...), son œuvre promène, par chemins et ruisseaux, à l'ombre des terriers et des masures, à tous les coins d'un cadastre idéologique où s'affrontent les sans feu ni lieu, les candidats au transfuge et les sédentaires de toute sorte (les « assis » de Rimbaud), une faune rurale, fruste, gueuse et rebelle. À grands bruits (onomatopées, cris, litiges...), à force de gesticulations (courses, glissades, plongeons...), pris dans des pièges identitaires (le souriceau veut migrer, le chien muter, les loups changer de peau²), les animaux sont les derniers interlocuteurs des enfants (avec les livres et les mamies³). Alors, en chevalier cervantin, l'auteur soutient ceux que le progrès place en situation d'extranéité sociale et culturelle (loulous, drôles d'oiseaux, pauvres/chauds lapins), ravivant, par dégradés de tons, l'émotion d'un sentier, le trouble d'une tanière, le charme d'un puits, l'affolement d'une bête dérangée. L'œuvre est savante (les animaux sont dans leur milieu biologique et littéraire – Roman de Renart, fables...), désopilante (Tex Avery, Benjamin Rabier...) mais la voix qui nous prend est celle « d'un pur ruisseau français » chantant « la triste tendresse qui fait battre si vite le cœur des bêtes »⁴. Alors, nous buvons tous à cette fontaine de jouissance, comme à l'âge d'or, comme bêtes et hommes. En frères farouches.

LA PART SAUVAGE

Davantage que des archétypes, ce bestiaire offre des natures animales aux mœurs humaines. Femmes et femelles préservent l'espèce (éducation, cuisine, ménage, puisage et port de l'eau...) quand les mâles la minent. Les humains passent de l'oisiveté (télé, sieste, lecture...) à la nocivité (destruction de la nature), les animaux, plutôt bons conjoints (courses avec leur compagne, pique-niques, bricolage...) retrouvent, avec les enfants, leur part sauvage : Tête à claques est rudoyé par les trois pères de l'histoire (loup, cochon, lapin), poussé par l'un d'eux à déguster des lapereaux, Loustique apprend avec le sien à filouter (gruger un enfant en se faisant passer pour le Père Noël), à braconner, à séquestrer une fillette et le crocodile consent au cannibalisme de son fils (goûter la voisine)⁵. Parfois raffinée (« il me plairait néanmoins d'y goûter », dit le crocodile), l'agressivité se transmet de père en fils : Tête à claques ordonne « Halte-là, le cochonnet ! Le loup va te manger ! », Père lapin exulte « Un loup ?... Mais on va le manger tout cru... », Loustique menace l'ogrienne de ses poignards « On la mange ! Elle fait que m'énerver. » Quand les mères envisagent la fin de l'autre, c'est par souci d'intendance : « Bon !

←
ZZZZ... zzzz..., L'École des loisirs,
2007 © Philippe Corentin

«C'est un bipède, un gros bipède. Une de ses pattes est prise dans les mâchoires d'un piège. "Il a l'air tout vieux", s'inquiète Loustique. Ça se mange, tu crois, papa? Parce que moi, j'en ai marre des carottes!»

Philippe Corentin
(L'Ogrionne,
L'École des loisirs, 1991).

On la mange ou pas ? » demande la louve et l'ogrienne déclare : « Je réfléchis à la manière dont maman va vous cuisiner en fricassée ou à la broche. » Le rapport pulsion sexuelle/code moral (ça/surmoi) disperse mâles et femelles aux extrêmes de l'axe bestialité/humanité. Qu'une fillette cède à ses instincts, qu'elle montre une combativité virile, c'est une enquinquiseuse (Mademoiselle Sauve-qui-peut), une rouspéteuse, une boudeuse, une insectivore (Chiffonnette), une anthropophage (Baignoire) : le monde est tout à l'envers. Sauve-qui-peut!⁶

Aussi vorace qu'il soit, le désir du prochain n'existe qu'à l'état de fantasme (seul le boa dévore les parents de la chauve-souris, laquelle en croque pour les insectes⁷). L'araignée épie le moucheron, le chat traque la souris (guignée par la cigogne), loup, cochon, lapin, fillette se cherchent mais nul ne consomme l'autre (des loups sont même végétariens). Les faims sont élémentaires : manger, dormir, avoir de l'espace, sans quoi pas de survie. En littérature, cet espace est celui de la critique et les animaux y jettent toutes leurs forces pour dénoncer un monde égoïste et matérialiste (« C'est pas juste ! » scandent sans cesse les petits).

LE PARTAGE DU MONDE

Si, depuis le XVIII^e siècle, les révolutions (agricoles, industrielles, sociales) ont multiplié le cheptel (adaptation de l'alimentation à la démographie croissante, des matières premières au développement industriel, augmentation des bêtes de traction, de garde, de guerre, de loisir...), la motorisation, l'élevage intensif, le contrôle de la (re)production ont affecté les équilibres naturels. Les tensions afférentes sont ici traduites par des oppositions biologiques : diurnes contre nocturnes, carnivores contre végétariens, migrants contre sédentaires, ceux du dessus contre ceux du dessous (sol/sous-sol, plafond/plancher).⁸ Mi sauvages, mi domestiqués, lapins et chats explorent le lien entre nature et culture, soit pour reconnaître la domination humaine (« Les poules font des œufs, les chiens montent la garde et les vaches donnent du lait. Voilà, c'est comme ça ! Ou tu travailles, ou tu finis dans une casserole ! » explique le lapin au chien), soit pour accuser la servilité animale (« Mais notre chien, à défaut d'être intelligent, a le mérite d'être amusant. Il fait tout ce qu'on lui dit : - Donne la patte ! Fais le beau ! Va chercher la baballe ! » ironise le chat).⁹

Dans cette « improbable réalité qui nous sollicite tant », ¹⁰ les animaux luttent pied à pied contre le genre humain, figuré par l'auteur, seul adulte (ou presque¹¹) à être invectivé par les bêtes, ¹² à les faire parler, à parler d'elles. Les enfants jouent bien avec leur compagnon (Bouboule et son chien), ils les martyrisent (Mademoiselle Sauve-qui-peut), les narguent (Ginette)¹³ mais le point de vue se détourne de cette alliance commode, cette caution des innocents, et décrit, depuis les vaincus, la longue compétition des espèces pour dominer le monde. En le nommant bipède, pédezouille, ¹⁴ les animaux réduisent l'homme à sa part biologique, se méfient de son ambivalence : l'inventeur de pièges, d'armes, de pesticides n'hésite pas à lutter pour le respect de la biodiversité !



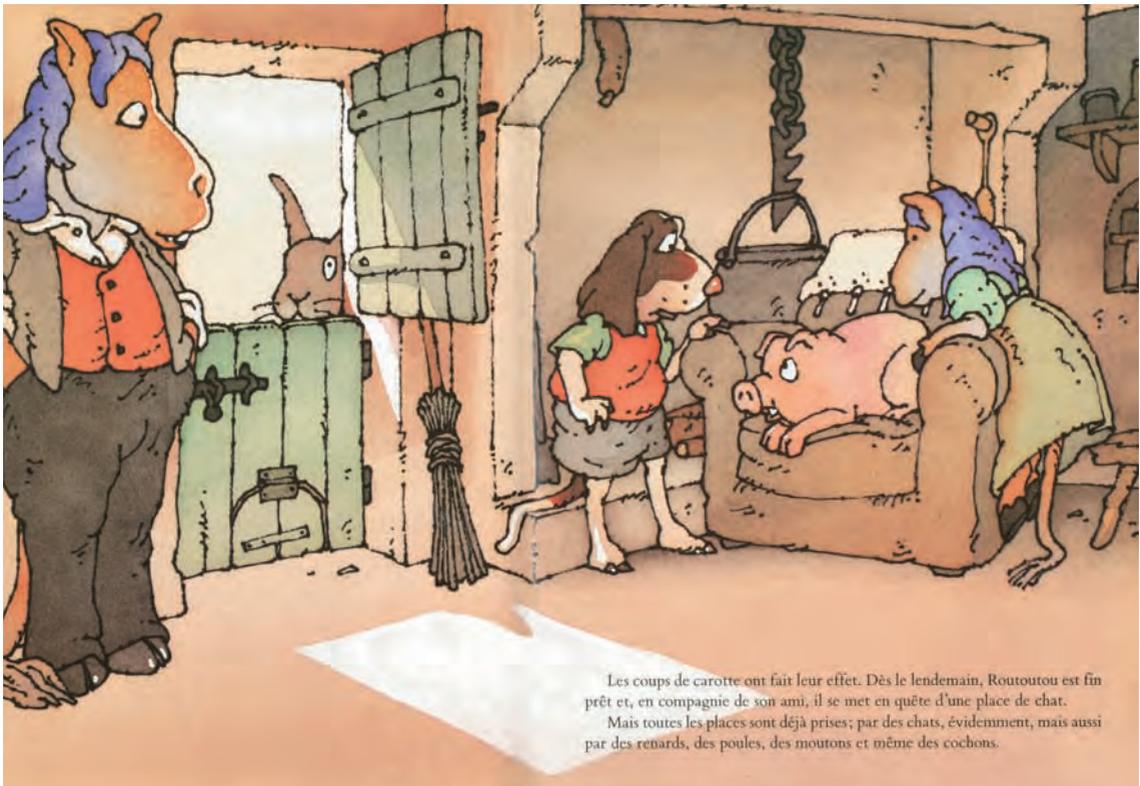
←
L'Ogrionne, L'École des loisirs, 1991.

↓
Mademoiselle Sauve-qui-peut,
L'École des loisirs, 1996
© Philippe Corentin.

«Je ne voudrais pas me mêler de vos affaires», intervient le Père Noël.
«Mais si c'est la fille de l'ogre, je pense que si vous la mangez, il vous en cuira.»
«Alors, maman, comment tu la fais ? En ragoût ou en rôti ?» s'impatiente Loustique.
«On verra ça ce soir», répond maman. «De toute façon, il reste des carottes, il faut les finir.
Vous feriez mieux d'aller jouer.»



Et boum ! Et badaboum ! Elle était infatigable.



↑
Le Chien qui voulait être chat,
L'École des loisirs, 1989.

↓
Le Roi et le roi, L'École des loisirs,
1993
© Philippe Corentin.



LES ARMÉES SECRÈTES

Bannies du champ social, monarchies retranchées, souris et fourmis préparent la revanche en réquisitionnant les biens spoliés : des vies mises en contes (« Du papier à gâteau, je n'en ai plus. Il faut aller m'en chercher », demande Madame Pissenlit aux deux souriceaux (...) « Et surtout prenez du Cendrillon et pas un autre »), des ressources usurpées (le droit de passage des fourmis est fixé en tonnes de miel et en centaines de pots de confiture).¹⁵ Longtemps domestiqués, les animaux lorgnent désormais vers la société humaine, ce vaste garde-manger. Glaneurs et fauves s'invitent au banquet des villes : chien, chat, souris, cochon s'attablent avec les maîtres et l'ours blanc poursuit le merle, la grenouille, le souriceau dans leurs abris urbains (jardin, mare, grenier, égout¹⁶). Juste retour des choses pour ce piller d'homme disposant de la nature comme d'un réservoir économique, biologique et symbolique. Dans *Le Chien qui voulait être chat*, le cochon est ramené à son destin par le saucisson pendu dans l'âtre. Près du cheval (centaure), le mouton (domestiqué avant le chien de garde) rappelle les sélections, les croisements, les clonages qui ont fait de l'ovidé « le seul mammifère domestique incapable de retourner à la vie sauvage ». ¹⁷ À l'écart de ces liaisons dangereuses, le lapin se tient derrière la porte, laquelle a été aménagée pour les va-et-vient du chat. Indestructibles, les insectes aspirent les tartines, têtent les viandes, sucent les fromages, pompent la sueur des hommes, parasites excités par ce monde en ruines (eux qui représentent la nourriture du futur).¹⁸ Dans une grande inquiétude, les bêtes se protègent des pires tentations humaines, la compassion n'étant pas la moindre.

LES PEURS DU LOUP

Le loup en sait quelque chose. Longtemps adoré pour sa peau, il se couvre aujourd'hui d'oripeaux dégradants : déguisé en carotte on le prend pour un renard (en moins malin), sous l'habit du Père Noël, on le prend de haut, chassé à coups de fourche il est pris à son propre piège.¹⁹ Dans *Le Roi et le roi*, le remplacement du verbe être par une conjonction de coordination lui fait perdre son titre : le loup n'est plus le loup. Le transfert suivant (il est engagé dans une course avec un escargot) l'identifie au lièvre de La Fontaine et multiplie les fractures identitaires. Après un résultat contesté, l'épreuve est reportée, le récit se clôt par une ellipse déceptive : mains dans les poches, le loup est hors course ; battu, il attend la belle, en spectateur. Assiste-t-on à la victoire du doute et de la mélancolie ? Pétri de solitude (« Tiens, aujourd'hui par exemple, c'est son anniversaire. Qui y a pensé ? »), le loup court après l'amour de son prochain (« Pourquoi je n'ai pas de copains ? »), tenant héroïquement la bride à ses instincts (« Il n'est pas aussi gentil qu'il le voudrait, mais il n'est pas aussi méchant qu'il le pourrait. »). Près du feu, à côté d'une aïeule (sosie de ma Mère L'Oye), il goûte aux fins heureuses, charmé par l'instant sensoriel d'un apprivoisement réussi : offrande alimentaire et paroles affectueuses.²⁰ Attaché. Terriblement attachant.

« Oh là là ! Il n'a pas l'air content, l'animal. Qu'est-ce qu'il a ? Il a qu'il a faim. C'est un loup ! Un méchant, pas un gentil. Un gros méchant même. Ah mais ! »

Philippe Corentin
(*Patatras !*,
L'École des loisirs, 1994).



« Ça y est, elle est partie ? » s'inquiéta le loup. « Mais oui », dit la grand-mère. « Pour de vrai ? » « Mais oui, te dis-je. C'est la fin de l'histoire et puis de toute façon c'est la dernière page... » « Ouf », fit le loup. « Quelle histoire !... »

Philippe Corentin
(*Mademoiselle Sauve-qui-peut*,
L'École des loisirs, 1997)

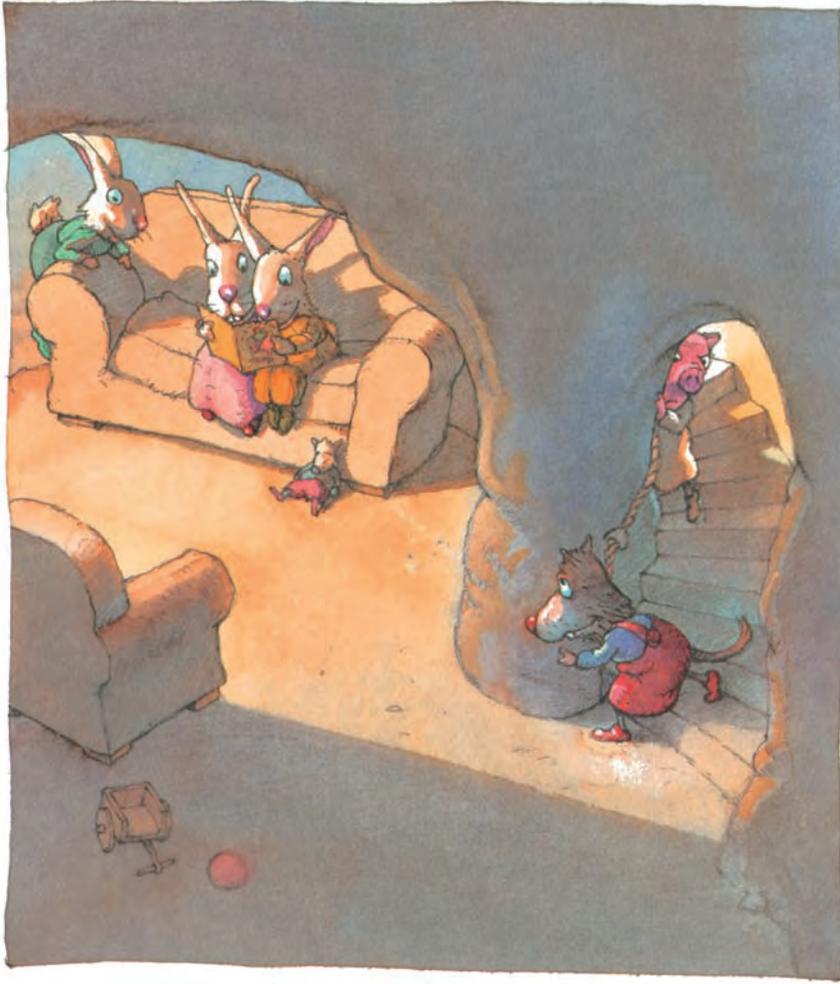


L'ENSORCELLEMENT RÉCIPROQUE

Casque colonial, veste de safari, tenue de parachutiste : derrière les lignes adverses, rares sont ceux qui ont résisté à l'envoûtement de l'occupant, ce frère ennemi. Tout dit l'attachement des bêtes et des hommes, sans qu'on sache distinguer l'anthropomorphisme du zoomorphisme : le léopard est un chasseur, les lapins sont des mineurs de fond ou des professeurs, le cochon est un baby-sitter, le crocodile lit dans son bain.²¹ Les baignoires ont des pattes de fauves, les hochets des formes d'animaux (le doudou des lapereaux est même un louveteau), les lapins, le louveteau et le porc sont vêtus de peaux de bête (slip en léopard, gilet en laine de mouton).²² Par glissements sémantiques, les bêtes (synonyme de sots pour les hommes), s'assimilent aux humains en les prenant aux mots : goût des métaphores (le souriceau est un drôle d'oiseau, louveteau, cochonnet, lapereaux sont de pauvres lapins, le chien a une cervelle d'oiseau),²³ attire des objets (les mouches se nomment Biplan, Zinc, Hélicoptère, le chien répond à l'indice de sa servilité - Baballe). Mais en se faisant baby-sitter, le cochon dénonce le mépris des dominants pour les dominés (ne pas avoir gardé les cochons ensemble) et les lapins chasseurs (plat gourmet) se rebellent, troquant leur peau de lapin contre des dessous de luxe (luxure) : de la lingerie féline (rareté, prix de la peau de fesse). En apprivoisant l'imaginaire humain, les animaux rappellent qu'ils en sont l'un des matériaux de base, l'une des ressources. Sans quitter sa bulle (un imbroglio de phylactères contrarie la lecture et force à retourner l'album), le père mouche s'en va faire une demande à l'écrivain, seul à porter une parole universelle sur le monde : « Cher monsieur Corentin, c'est bien ce que vous faites mais nous en avons assez de vos histoires idiotes de loups idiots, nous préférerions que vous nous dessiniez de jolies histoires de mouches ». ²⁴ Chez l'homme, les animaux ont cherché le gîte et l'abri. Peuvent-ils trouver la paix ?

VERS LA RÉCONCILIATION ?

Dans *N'oublie pas de te laver les dents!*, une famille crocodile et une famille humaine vivent sur le même palier, dans des appartements semblables. Ont-ils enfin obtenu la parité ? Les premiers conservent leur carnation bestiale (excitation physique à l'évocation de la voisine, crocodile en nage dans le salon devenu marigot) quand les facultés des autres semblent altérées : l'enfant ne voit pas le danger, le père le néglige. Seuls le chien et le chat ont essentialisé leur condition : protection de l'un, nonchalance de l'autre. Si le crocodile devise avec son fils, l'humain accable sa fille de questions dont il n'écoute pas les réponses. La supériorité animale risque-t-elle de tourner au drame quand le petit crocodile envisage de transgresser un tabou familial (chez lui on ne mange pas les filles car elles gâtent les dents) ? Bredouille, il comble sa déception en faisant sienne une phrase entendue chez l'humain : « Tout ça me fait penser que j'ai oublié d'écrire à ma mamie. » Après avoir eu terriblement peur du chien, il reconstitue son moi émotif en recourant à sa mamie, ingérant tout de même l'autre de façon inoffensive (il n'a retenu que la chair de ses mots). Jonction du féminin (dépendance à la douceur de l'aïeule) et du masculin (il s'est autonomisé de la parole paternelle). La nouvelle génération ne s'oppose plus l'une à l'autre



←
Tête à claques,
L'École des loisirs, 1998
© Philippe Corentin.



↖
L'Afrique de Zigomar,
L'École des loisirs, 1990.

↖
Biplan, le rabat-joie,
L'École des loisirs, 1992.

↖
Le Chien qui voulait être chat,
L'École des loisirs, 1989.

→
N'oublie pas de te laver les dents!,
L'École des loisirs, 2009
© Philippe Corentin.



mais devient l'une par l'autre. Tel un jalon permanent sur le parcours des lecteurs (l'arbre, c'est lui, la table de nuit c'est lui), Philippe Corentin pose le langage comme un sens primitif (auditif, visuel) qui relie les espèces à leur condition commune : « un langage sensible qui fasse passer l'idée dans le corps (...) un va-et-vient entre le corps et le langage (...), le corps et la pensée. Cette nécessité, inséparablement éthique et littéraire, implique à son tour une certaine théâtralité ». ²⁵

LE THÉÂTRE DU MONDE

Comme tout théâtre, celui-ci possède ses lieux : une scène modulable (format oblong du puits, format paysage pour le fleuve...) ; un décor rurbain (sentiers, forêts, rivières, champs, immeubles, appartements, rues...) ; des coulisses (terriers, galeries) ; une troupe (72 rôles avec, dans les principaux, le loup, les lapins, le merle, les souris, le chien, le chat, le crocodile, la grenouille, les insectes et, en figuration, la basse-cour, l'hippopotame, quelque oiseau) ; des répétitions (le souriceau s'entraîne à voler, le loup à hurler, le chien à être chat, le chat à être chien), des quiproquos (souriceaux volant, chien rêvant d'être chat et finissant en carassin) ; des costumes (Pipioli change de vêtement en cours d'histoire, oripeaux du loup, armure de l'escargot...²⁶) ; des tirades célèbres (grand-mère que vous avez des grandes dents, qu'est-ce que j'peux faire, j'sais pas quoi faire, que serait-ce si vous portiez une maison...) ; un public (grenouille muette, lapins témoins de la mutation du chien, de l'anniversaire du loup, du pouvoir des hommes...).

Figurant doublement sur la table de l'écrivain, l'animal de Philippe Corentin est autant sujet de curiosité qu'objet de création (le chat, animal fétiche des plumitifs, occupe cette table au même titre que le papier à dessin, la gomme et les crayons).²⁷ Sans angélisme (si l'aïeule console le loup perdu, un homme flytoxe des insectes, et pour un chien de garde combien de lapins nuisibles),²⁸ avec ironie, l'auteur double les savoirs encyclopédiques de visions utopiques attestant la dépendance radicale du social et du culturel au biologique. En présentant des animaux aussi fourbes et émouvants que les hommes, aussi lucides et ludiques que des enfants, en dotant toutes les mères d'une puissance animale (attachée aux origines), le bestiaire de Philippe Corentin fait une proposition de l'existence où l'inné et l'acquis sont des clefs pour affronter la dimension tragique et dérisoire de l'existence. Avant d'être la dernière espèce en voie de disparition, l'homme peut-il, comme le poète, conclure un pacte avec ses semblables : « Je chante les chiens calamiteux, soit ceux qui errent, solitaires, dans les ravines sinueuses des immenses villes, soit ceux qui ont dit à l'homme abandonné, avec des yeux clignotants et spirituels "Prends-moi avec toi, et de nos deux misères nous ferons peut-être une espèce de bonheur!" »²⁹ ?

Quittant la scène comme ils y sont entrés, les moucheron laissent, derrière eux des zigzags de perplexité, comme des pattes de mouches à déchiffrer.³⁰ Avec eux, nous partageons la même énigme, le même mystère de l'origine et de la fin. Donner du sens à la vie en ne perdant pas de vue « la nécessité, cette si bonne mère, cette vraie patronne des intelligences ! »³¹ qui aiguillonne nos instincts et anime nos passions. Comme eux nous sommes des êtres doubles, physiques et psychiques, indissociablement biochimériques. ●

1. *Les Inrockuptibles* n°47, Juillet 1993.
2. *L'Afrique de Zigomar, Zigomar n'aime pas les légumes, Le Chien qui voulait être chat, L'Ogrionne, Le Roi et le roi.*
3. Le seul baiser de l'œuvre considérée est échangé par Mademoiselle Sauve-qui-peut et sa grand-mère, en signe d'au revoir.
4. Francis Jammes, Préface de *Dialogues de bêtes*, Colette, Gallimard, Folio 2007.
5. *Tête à claques, L'Ogrionne, N'oublie pas de te laver les dents!*
6. *Mademoiselle Sauve-qui-peut, Mademoiselle Tout-à-l'envers, L'Ogrionne.*
7. *Mademoiselle Tout-à-l'envers.*
8. *Mademoiselle Tout-à-l'envers, L'Afrique de Zigomar, Le Chien qui voulait être chat, Biplan le rabat-joie, ZZZZ... zzzz....*
9. *Le Chien qui voulait être chat, Machin Chouette.*
10. *Le Bestiaire magique*, Dino Buzzati, Robert Laffont, Pavillons poche, 1991/2004, préface de Claudio Marabini, p. 8 .
11. La grand-mère parle au loup (*Mademoiselle Sauve-qui-peut*), les animaux mangent à table (*Machin Chouette*).
12. *Pipioli la terreur, ZZZZ... zzzz....*
13. *Les Deux goinfres, L'Arbre en bois, Mademoiselle Sauve-qui-peut, L'Ogre, le loup, la petite fille et le gâteau.*
14. *L'Ogrionne, Biplan le rabat-joie .*
15. *Pipioli la terreur, Le Père Noël et les fourmis.*
16. *Machin Chouette, L'Afrique de Zigomar.*
17. *Les Animaux célèbres*, Michel Pastoureau, Arléa, 2008, p. 317.
18. *Biplan le rabat-joie, ZZZZ... zzzz....*
19. *Le Roi et le roi, L'Ogrionne, Mademoiselle Sauve-qui-peut.*
20. *Patatras!, Tête à claques, Patatras!, Mademoiselle Sauve-qui-peut.*
21. *Le Chien qui voulait être chat, Machin Chouette, Tête à claques, N'oublie pas de te laver les dents!*
22. *Le Roi et le roi, Patatras!, L'Ogrionne, Tête à claques.*
23. *Zigomar n'aime pas les légumes, Tête à claques, Machin Chouette.*
24. *ZZZZ... zzzz....*
25. « Les paroles des sans paroles pour fables sans morale », Jean-Paul Engélibert, *Écrire l'animal aujourd'hui*, Lucie Desblaches dir., Presses Universitaires Blaise Pascal, 2006
26. *Zigomar n'aime pas les légumes, L'Ogrionne, Mademoiselle Sauve-qui-peut, Le Roi et le roi.*
27. *ZZZZ... zzzz....*
28. *Mademoiselle Sauve-qui-peut, Biplan le rabat-joie, N'oublie pas de te laver les dents!, Le Chien qui voulait être chat.*
29. « Les bons chiens », Poèmes en prose, Charles Baudelaire, 1869.
30. *Biplan le rabat-joie, ZZZZ... zzzz....*
31. « Les bons chiens », déjà cité.

« Et tes yeux... tu as vu tes yeux, mamie ? Ils sont tout gros et tout jaunes. Tu as avalé tout rond sans mâcher ? Tu as bobo au ventre ? »

Philippe Corentin
(*Mademoiselle Sauve-qui-peut*,
L'École des loisirs, 1996).

→
Pages suivantes
Mademoiselle Sauve-qui-peut,
L'École des loisirs, 1996
© Philippe Corentin.

↖
Mademoiselle tout-à-l'envers,
L'École des loisirs, 1988.

→
Le Chien qui voulait être chat,
L'École des loisirs, 1989
© Philippe Corentin.

